

Le Numéro

Cinq Sous



Le Numéro

PRIX DE L'ABONNEMENT

Edition Hebdomadaire

Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

Edition Quotidienne

Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1872

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI, 21 AOUT 1907

80ème Année

RETOUR DE RUSSIE.

Notre chef d'état-major général à Saint-Petersbourg.

Chronique parisienne.

Les dépêches ont permis de suivre le chef d'état-major général de notre armée, général Brun, à Saint-Petersbourg, et de noter les détails intéressants de l'accueil qui lui fut fait dans le monde militaire russe, son gouvernement et à la Cour.

Le premier bon côté de ce voyage, c'est qu'il faisait heureusement opposition dans le tableau au sujet extérieur principal, le Kaiser s'apprêtant à recevoir le Tsar sur les bords de Swinefunde, dans un appareil à la fois diplomatique, naval et pyrotechnique.

En ces circonstances, avec d'autant plus de relief, affirmait la convention militaire franco-russe, car c'était évidemment pour le futur à tout, pour en étudier de concert les cas d'application, que les deux chefs d'état-major général des armées alliées, russe et française, général Paulzine et notre général Brun, devaient se rencontrer, s'entretenir; — non probablement pour parler de la pluie et du beau temps.

Il y aurait eu mauvais goût à vouloir interviewer le général Brun sur le fond technique, sinon confidentiel, de ces entretiens; mais le fil en aiguille d'une conversation, que l'on est toujours heureux d'avoir avec ce chef à l'esprit très ouvert, d'abord accueillant, à la parole facile et docile, m'aurait-je dit, m'a documenté sur l'ensemble de ses impressions.

Le grand état-major russe.

Vous avez donc pris le contact, mon général, avec le chef du grand état-major russe, dont le type m'est si familier...

Avec cette différence que, lui, est complètement séparé du ministre de la guerre. Ce dernier, administrateur de l'armée, n'est plus... "Administrateur, ministre" dans un mot il y a l'autre. Mais en Russie ce n'est pas un mot, c'est une réalité.

Administrateur, ministre militaire; au chef de l'état-major général, la préparation de la guerre.

Et alors, déviance des papeteries qui vous envahissent, vous prennent le meilleur de votre temps.

Il y a beau temps, on le sait, que l'état-major général, comme tous les commandements actifs, recherche le secret pour se débarrasser du bel encombrement des papiers et des signatures; celui qui leur livrerait ce secret pourrait se flatter d'être considéré presque à l'égal d'un bienfaiteur.

Il y a là-dedans du formalisme légal, repart le général Brun, des habitudes bureaucratiques issues d'un bon naturel, surcroît de garanties, moyens de contrôle, mais abrégés, simplifiés tout cela, quel avantage? Quelle amélioration de notre besogne?

En effet, votre vraie mission n'est pas une mission de bureaux. Et le libre jeu des hautes facultés qu'exige la possession des éléments multiples de la guerre contemporaine, est paralysé dans cette matière toujours montante de notre époque, la papeterie.

Enfin, je cherche depuis le premier jour, sans avoir encore eu le temps de le trouver, le joint pour en sortir. Mais je ne saurais dire si mon collègue de l'armée russe est à cet égard mieux partagé que moi. La tâche est considérable pour lui, comme pour le ministre de la guerre, dans la phase actuelle de l'armée russe.

Pour le ministre Rœdiger... Qui vient d'échapper, d'après les dépêches, à un attentat... Difficulté d'un autre genre pour la réorganisation militaire de la Russie que les troubles de son état intérieur...

Pour le ministre de la guerre de Russie, continue le général Brun, vous rendez-vous compte de l'énorme effort d'administration consistant à réapprovisionner, réarmer, réorganiser l'armée russe, sur l'immensité de son territoire, au sortir de la campagne mandchourienne?

Je observe que ce fut le lot et le fardeau de notre ministère de la guerre après la lutte de 1870-1871.

même et terrible épreuve pour les institutions militaires des deux pays.

Donc le ministre et le chef d'état-major général russes ont assez à faire chacun de son côté; ce principe de la séparation des pouvoirs les concernant est, en tout cas, à retenir.

Le grand duc Nicolas Nicolaïewitch.

—Et votre opinion, mon général, sur le haut commandement de l'armée russe?

—Le haut commandement, j'en ai vu l'exemplaire de tout premier ordre en la personne de S. A. I. le grand duc Nicolas Nicolaïewitch, inspecteur général d'armée, commandant la circonscription de Saint-Petersbourg, laquelle comprend cinq corps, si je ne me trompe.

Un homme de guerre dans toute l'acceptation du terme. Ayant par dessus tout le feu sacré. Nos conversations m'ont laissé la plus vive impression. La dernière fois qu'il me reconduisit du camp de Krasnoïé-Séto à la gare dans son automobile, je suis resté sous le charme professionnel des aperçus attestant sa largeur et sa vivacité de compréhension des choses militaires à une époque d'évolution et de progrès comme la nôtre. Vous pouvez être sûr que pour la direction lui revenant, l'armée russe est en de bonnes mains.

—Il est vrai qu'après des connaissances militaires, la réputation de S. A. I. Nicolas Nicolaïewitch n'est plus à faire. Mais il lui faut le mérite de dix fois plutôt qu'une pour dominer à ce point vos souvenirs. Et il vous dominait sans doute aussi par la taille? ajoutai-je en riant.

Le général Brun ne se formalisa point de la plaisanterie; il n'est pas plus haut que ça, comme nul n'a le droit d'ignorer. Mais dans les petits pots les bons onguents, ainsi que je l'observais.

—Le grand-duc Nicolas a près de deux mètres de haut, fit-il gaiement.

On voit d'ici le contraste. Revenant à la question du commandement russe, le général Brun ajouta:

—Au reste, les leçons de la guerre russo-japonaise ont formé comme une nouvelle génération du commandement russe. Même phénomène que le crops d'officiers français éprouva, par la même force des choses, au sortir des durs leçons de la guerre franco-allemande. Et cette nouvelle génération doit faire pénétrer, à travers ses doctrines, dans tout le corps des officiers russes.

L'armée russe.

—Et sur le soldat, sur la masse de l'armée russe, vous êtes-vous fait une impression?

—Les troupes que j'ai vu manœuvrer au camp de Krasnoïé-Séto, c'est de la garde impériale, de l'élite par conséquent; mais je crois qu'elles reflètent bien l'ensemble de l'armée. Or, la première chose qui frappa, c'est leur nouvelle tenue: le khaki, couleur réglementaire de l'uniforme.

—Comment pour l'armée anglaise.

—Particulièrement. L'enseignement de la guerre en Mandchourie semble avoir correspondu, sur ce point, à celui de la guerre sur africaine. Mais l'étoffe khaki russe est d'un jaune pointillé, non exempt, par suite, d'une certaine recherche d'élegance.

—Et le sac?

—C'est le sac, dans toute l'acceptation du terme, c'est-à-dire une grande poche suspendue dans le dos, fendue au milieu, avec courroies pour fermer l'ouverture où l'on introduit tous les objets à porter. Il faut reconnaître que ce sac non rigide, mais souple, et sans cadre, s'applique bien aux nécessités du tir couché, d'après la manœuvre que j'ai vu faire aux hommes.

—Et cette manœuvre?

—En ordre dispersé, très dispersé même, et jusqu'à l'émission.

—N'est-ce pas une conclusion un peu excessive des expériences de la guerre russo-japonaise? On peut différer d'avis à cet égard.

"Mais ce qu'on ne saurait nier, c'est la loi du modernisme auquel se plie cette grande armée russe, tout en gardant son originalité dans le port de la baïonnette toujours adaptée au canon du fusil."

—Maxime de Dragomiroff: "La baïonnette est folle, la baïonnette seule est sage." En langue ordinaire, le choc et le corps à corps gardent donc, dans la doctrine militaire russe, leur rôle de décision finale des batailles. Et l'armement actuel russe?

—Nouveaux fusils, nouveau canon à tir rapide; celui que j'ai vu manœuvrer à Krasnoïé-Séto ne m'a pas offert de dissemblance très accusée avec le nôtre; les mitrailleuses en proportion modérée par corps de troupes. Au total, une armée qui se réforme, comme la nôtre s'est reformée après les désastres, en s'équipant, s'armant, s'instruisant dans la voie du progrès continu.

J'ai parlé naturellement au général Brun de la question des ballons dirigeables, non encore résolue, semble-t-il, en Russie, mais à l'ordre du jour avant toute autre à Berlin, où — comme il l'a constaté à son passage — l'apparition de notre "Patrie" a défrayé tous les journaux illustrés.

Combien d'autres considérations à retenir d'un entretien avec notre chef d'état-major général dont la mentalité, toute de simplification et d'électisme, élucide aisément les problèmes les plus abstraits!

Son voyage en Russie est une date certainement à fixer dans l'histoire de nos rapports militaires avec nos amis et alliés.

GREGORE.

Bien vite, sous l'impression de nos premiers désastres, la population française s'émut et s'arma à son tour. Malheureusement trop tard. Malgré d'admirables efforts et des dévouements héroïques, jamais nous ne pûmes regagner l'avance qu'avait prise l'Allemagne.

Bismarck le savait bien, lorsqu'il faussa la dépêche d'Emm O'Connell à nous à ne pas tomber dans le piège.

Bien cordialement à vous, A. MÉZIERES.

M. LE GENERAL DE GAL-LIFFET

Ancien ministre de la guerre

Monsieur, De ce dont je fus témoin pendant la guerre de 1870, je ne me souviens pas.

De mes actes, tout est aux archives du ministère de la guerre, sous la signature des chefs qui en firent les témoins et les Juges.

Sentiments distingués. GALLIFFET.

Mme JULIETTE ADAM

Mon cher confrère, On m'a déjà demandé, pour une enquête sur le siège, mon impression la plus saisissante. Je l'ai donnée. Il me semble alors que noter une impression générale aura son intérêt.

A la date du 18 novembre 1870, voici ce que je pressais en note:

"18, novembre 1870. "Toute la journée, je vois des blocs, des corps qui gémissent, qu'on pousse, qu'on saigne, qu'on ampute, qu'on des plaies, que l'essence de soulager, dont les tentatives me navrent. Le soir, un million de nos amis qui viennent gémir chez nous, me montrer les blessures de leurs aînés, leurs plaies saignantes, l'essence de soulagement; je m'épouie à chercher des soulagements. Ah! que de blessés! Je me tâte pour voir si j'ai bien encore ma tête, mes bras, mon cœur."

"Tantôt mes consolations portent et consolent, tantôt mes amis me jettent des injures à la tête quand je répète que Paris et la France peuvent être sauvés; en core un peu on m'accuserait de provoquer les malheurs publics!"

"Je ne cesse de répéter: "Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses!"

"Je suis l'imprévoyance en personne, me crie dans sa colère l'un de nos amis."

"Ma réponse est facile: c'est à lui-même, qui en niant la possibilité, que j'ai prédit plusieurs mois de siège..."

"D'ailleurs, ajoutai-je, j'aime mieux être parmi celles qui gardent leur courage trop longtemps que parmi ceux qui le perdent trop tôt."

Juliette ADAM

M. L'AMIRAL FELIX DUPONT.

A la guerre, le combat, l'action meurtrière est rare et dure peu. Ce qui est de tous les instants, c'est l'étape, la marche, le hasard du cantonnement. Un jour dans l'abandon, le lendemain dans l'extrême misère. Et ce sont ces contrastes qui continuent une existence pleine d'attrait pour ceux qui apprécient peu la désespérante monotonie des jours.

Le 12 décembre 1870, l'armée de Chauzy avait commencé sa retraite. Au froid ses jours durait depuis plusieurs jours, avait eu côté une température humide et tiède. La cavalerie allemande gardait notre contact, de sorte que, obligés de marcher en formation régulière et d'abandonner la route à l'artillerie et au convoi, nous avançons en colonnes dans des terres labourées, que l'élevation de la température et une pluie fine avaient changées en un océan de boue. Tous les deux ou trois cents pas, le bataillon s'arrêtait face en arrière, attendant que, sur le chemin, le défilé des voitures amenât les dernières à notre hauteur. Au bout de la plaine, les vedettes allemandes s'arrêtaient de leur côté. Puis, nous reprenions la marche. Ah! les terres labourées de la fertile Beauce, nous nous en sommes souvent rappelés au bataillon! A chaque pas on soule-

vait de gros blocs d'argile grasse; les hommes laissent leurs souliers dans cette vase gluante; nos jambes ne pouvaient plus nous porter et, la nuit arrivée, la pluie se mit à tomber par torrents.

Péniblement nous parvînmes à une ferme. Elle appartenait à un richard qui nous confia à un magnifique souper, voulait, disait-il, ne rien laisser à l'ennemi et se replier avec nous. C'était la ferme de la Chaise — j'espère qu'elle a continué à prospérer depuis trente-sept ans. Bien séchée devant un bon feu, nous restâmes la nuit à banqueter de vant une bonne table luxueusement et abondamment servie, garnie de belles nappes blanches et de verres éblouissants. On passa en revue tous les vins du propriétaire. On fut gaiement à la Revanche, on chanta même quelques joyeuses chansons.

Un jour après, toujours sous la pluie diluvienne, n'ayant rien mangé depuis le fameux souper, nous prenions position derrière le Loir, entre Vendôme et Fréteval.

Un jour encore et le choc se produisit avec l'ennemi. Les nôtres étaient fortement engagés et plusieurs des convives de la ferme de la Chaise dormaient maintenant leur dernier sommeil dans le petit cimetière de Fréteval.

Amiral Félix DUPONT.

Vers le Pôle Nord.

Départ de l'"America".

M. Wellmann est parti le 15 août dernier pour renouveler, avec une entière confiance dans le succès, la téméraire entreprise qui a coûté la vie au malheureux Andrié. Il est juste d'ajouter que l'explorateur américain se met en route dans de meilleures conditions que l'aéronaute suédois, puisque son aérostat est un dirigeable, et qu'en outre son expédition a été préparée avec tout le soins que la part de l'imprévu a été réduite au minimum.

Ses préparatifs auront duré deux ans. M. Wellmann comptait se mettre en route l'année dernière, mais le trop court été des régions polaires où il avait installé son campement, au Spitzberg, avait pris fin avant qu'il eût achevé l'aménagement de son ballon, et il le rebroussa chemin, laissant les choses en l'état, maintenant seulement son navire sérieux.

Dès le mois de mai, cette année, une nombreuse équipe d'ouvriers allait retrouver au Spitzberg les deux Norvégiens qu'il avait préposés à la garde de son hangar et lui-même allait le rejoindre dans les premiers jours de juin avec les membres de son expédition: le major Hearsey, l'ingénieur Vannerman, le docteur Fowler, lous Américains, M. Gaston Hervieu, sé onate français, et M. Félix Riensberg, auxquels se joindront au départ les deux Norvégiens.

Le garage de l'année dernière fut retrouvé en excellent état, et l'on n'a eu à s'occuper, depuis deux mois que du ballon lui-même, qui n'est pas le même que celui de l'année dernière. M. Wellmann a en effet fait construire un nouvel aérostat, beaucoup plus grand que le premier, mesurant 134 pieds de long et 52 pieds à son plus grand diamètre, avec une nacelle de 115 pieds de long, 10 pieds de haut et 8 pieds de large.

Cette nacelle est en acier et a pour quille un grand réservoir pouvant contenir 1,200 gallons de pétrole et dont la partie supérieure forme le pont de la nacelle. Le réservoir est divisé en quatorze

compartiments, pour diminuer le danger d'explosion, et le pétrole peut être pompé de l'un ou l'autre compartiment, alternativement de manière à maintenir l'appareil en équilibre. A l'arrière se trouve un gouvernail dont la superficie est de 900 pieds carrés, avant l'aspect d'une immense roue de bicyclette et qui, malgré sa dimension, ne pèse que 30 livres. Un peu en avant du centre, est placé un moteur très solide, de 70 chevaux, pesant 900 livres; de chaque côté de la nacelle sont installés des hélices, consistant en deux palettes d'acier donnant 350 tours à la minute.

La nacelle contient des cabines pouvant loger dix ou douze hommes et douze chiens.

Les provisions sont installées d'une manière très ingénieuse, partie au-dessus, partie au-dessous de la nacelle. Au dessus, entre le ballon et la nacelle, des caissettes suspendues à des fils, au moyen de glissières, contiennent les vivres qui seront consommés les premiers; au fur et à mesure que ces caissettes seront vidées, les autres seront déplacées de manière à ne pas déranger l'équilibre de la nacelle. Quand toutes les caissettes seront épuisées, on allumera les vivres du bas, qui sont emmagasinés... dans le guiderope.

Le guiderope, qui sera en contact permanent avec le sol, car le ballon ne s'élèvera jamais au-dessus de 100 à 150 mètres, est un énorme serpent de cuir, encercé d'anneaux d'acier, qui contiendra 1,200 livres d'aliments concentrés, et M. Wellmann estime qu'il emportera ainsi des approvisionnements suffisants pour assurer l'existence de son équipage pendant six mois, sans avoir recours aux ressources que pourra lui donner la chasse. Il ne doit pas pourtant que son obéissance soit si longue: il espère fermement que son dirigeable "America" atteindra le pôle en une quinzaine de jours et à reviendra ensuite soit par l'Alaska, soit par la Sibérie, soit par le Groenland, selon la direction où le pousse le vent, qu'il n'aura plus, dès lors, aucune raison de contraindre. Mais comme il faut s'attendre à tout, il hivernera s'il est nécessaire dans le voisinage du pôle, et c'est pour cela, qu'avec douze chiens sibériens, il emporte tout un attirail de radeaux, de skis, de bateaux démontables, dont il espère bien n'avoir pas à faire usage.

Il sait que son entreprise est audacieuse, mais il a confiance et il ne nous reste qu'à lui souhaiter bonne chance.

ANDRÉ NEDE.

compagnons, pour diminuer le danger d'explosion, et le pétrole peut être pompé de l'un ou l'autre compartiment, alternativement de manière à maintenir l'appareil en équilibre. A l'arrière se trouve un gouvernail dont la superficie est de 900 pieds carrés, avant l'aspect d'une immense roue de bicyclette et qui, malgré sa dimension, ne pèse que 30 livres. Un peu en avant du centre, est placé un moteur très solide, de 70 chevaux, pesant 900 livres; de chaque côté de la nacelle sont installés des hélices, consistant en deux palettes d'acier donnant 350 tours à la minute.

La nacelle contient des cabines pouvant loger dix ou douze hommes et douze chiens.

Les provisions sont installées d'une manière très ingénieuse, partie au-dessus, partie au-dessous de la nacelle. Au dessus, entre le ballon et la nacelle, des caissettes suspendues à des fils, au moyen de glissières, contiennent les vivres qui seront consommés les premiers; au fur et à mesure que ces caissettes seront vidées, les autres seront déplacées de manière à ne pas déranger l'équilibre de la nacelle. Quand toutes les caissettes seront épuisées, on allumera les vivres du bas, qui sont emmagasinés... dans le guiderope.

Le guiderope, qui sera en contact permanent avec le sol, car le ballon ne s'élèvera jamais au-dessus de 100 à 150 mètres, est un énorme serpent de cuir, encercé d'anneaux d'acier, qui contiendra 1,200 livres d'aliments concentrés, et M. Wellmann estime qu'il emportera ainsi des approvisionnements suffisants pour assurer l'existence de son équipage pendant six mois, sans avoir recours aux ressources que pourra lui donner la chasse. Il ne doit pas pourtant que son obéissance soit si longue: il espère fermement que son dirigeable "America" atteindra le pôle en une quinzaine de jours et à reviendra ensuite soit par l'Alaska, soit par la Sibérie, soit par le Groenland, selon la direction où le pousse le vent, qu'il n'aura plus, dès lors, aucune raison de contraindre. Mais comme il faut s'attendre à tout, il hivernera s'il est nécessaire dans le voisinage du pôle, et c'est pour cela, qu'avec douze chiens sibériens, il emporte tout un attirail de radeaux, de skis, de bateaux démontables, dont il espère bien n'avoir pas à faire usage.

Il sait que son entreprise est audacieuse, mais il a confiance et il ne nous reste qu'à lui souhaiter bonne chance.

ANDRÉ NEDE.

Coutume Bizarre

Au moment où le roi de Siam va devenir de nouveau l'hôte de la France, il paraît intéressant de signaler une coutume bizarre en honneur dans le pays de Chialongkora.

En Siam, toute femme qui atteint un certain âge sans trouver de mari peut être, si elle exprime le désir, déclarée "enregistrée" et inscrite au nombre des jeunes filles royales, c'est-à-dire qu'elle est placée sous la garde du monarque, qui s'occupe de lui trouver un époux.

Voici comment on procède. Les Siamois qui ont commis un délit quelconque ne sont pas seulement, comme chez nous, condamnés à l'amende et à la prison, ils sont en outre contraints de prendre une femme parmi les femmes "officielles" que le souverain protège. Si leur faute est légère, ils ont le droit de choisir. Mais si le cas est grave, ils n'ont d'autre ressource que d'épouser la femme qui leur est administrativement imposée et que l'on a soin alors de désigner parmi les plus hideuses

des plus sèches de la corporation. Grâce à ce système ingénieux, il n'est pas au Siam de femme, si laide et si déplaisante soit elle, qui ne soit assurée d'avoir un mari. Reste à savoir si les unions contractées de la sorte sont heureuses. Cela peut bien arriver quelquefois.

Un Automobiliste Ferrent

Le jeune roi d'Espagne est, on le sait, un automobiliste ferrent; il conduit à merveille et peut sans crainte être comparé à nos meilleurs professionnels. Mais Alphonse XIII est aussi un mécanicien accompli. Il a pris tellement goût à ce sport passionnant, qu'il a étudié le mécanisme des moteurs et que le démontage et le remontage des pièces les plus compliquées ne l'embarrassent pas. Le Roi vient d'ailleurs d'en donner la preuve publique; il attendait depuis plusieurs jours à Saint-Sébastien une nouvelle auto venant de Paris; informé que, par suite d'un retard, l'automobile était arrivée seulement en gare d'Irun, le Roi s'y rendit, entra lui-même dans le bureau des expéditions, prit livraison de l'auto, et, aidé de son chauffeur, la monta de toutes pièces; cela fait, il remplit le réservoir d'essence et revint dans son auto à Saint-Sébastien, où la foule lui fit une ovation.

SOUVENIRS

DE

L'Année Terrible

Au moment où nous entrons dans l'éminente série des Anniversaires de 1870, d'une actualité toujours douloureuse mais appelée à être commémorée cette année avec encore plus de cœur et de respect par suite des incidents antimilitaristes et des récents événements, nous avons dit le Gaulois, demandé aux personnalités qui ont vu l'Année terrible de vouloir bien raconter à nos lecteurs l'épisode le plus saisissant au tout au moins un des épisodes les plus saisissants dont elles ont été les témoins pendant la guerre. Nous publierons les réponses dans l'ordre de leur réception. Voici les premières lettres de cette très curieuse et très éloquente série d'oh se dégagera, croyons-nous, en dehors de son incontestable intérêt, le plus utile enseignement.

M. ALFRED MÉZIERES de l'Académie française

Mon cher confrère,

Un épisode de la guerre de 1870! Hélas! que de choix il y aurait à faire! Voulez-vous me permettre de vous raconter, non pas le plus ému, mais le plus significatif?

J'étais à Embs au moment de la déclaration de guerre faite par nous. Le jour même où la nouvelle fut connue dans la Prusse rhénane, la mobilisation de l'armée prussienne commença sans une minute de relâche. Du Rhin à Saarbrück, toutes les gares regorgèrent de soldats allant rejoindre leurs corps. C'était bien l'aspect formidable de la nation armée.

A Forbach, première station française, changement à vue. Aucun appareil militaire. Par cette chaude journée de juillet, les femmes assises devant les portes, à l'ombre des maisons; les jeunes gens attablés à la terrasse des cafés.

—Et la guerre? demandai-je avec une sorte d'anxiété.

—La guerre, me répondit-on, c'est l'affaire de l'Armée. C'était clair comme une révélation.

D'un côté, le pays tout entier; de l'autre, les soldats seulement.

Advertisement for W. G. Tebault, President of the Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane, 217 Rue Royale.

Advertisement for J. J. Delville, Agent de Propriétés Foncières, Contracteur et Constructeur, 418 rue Carondelet, New-Orléans, La.

Advertisement for Arrow brand cigars, featuring an illustration of an arrow and the text 'ARROW' and 'CIGARETTES'.